

“La joie, dit saint Thomas, naît de l’amour, de l’amour satisfait, contenté, soit par la présence et la possession de l’être aimé, soit par la vue du bonheur dont il jouit lui-même.” — Or que fait la communion ? Elle nous donne Dieu lui-même ; elle nous le donne en substance, en personne, en totalité, et elle le livre à chacun de nous, dans l’intimité la plus étroite, dans la réalité la plus profonde qui puisse être tentée ici-bas. Aucun de ceux que nous aimons ne peut nous être aussi intimement présent que notre Dieu à l’heure de la communion : *Qui manducat meam carnem..., in me manet et ego in eo... Qui manducat me, et ipse vivet propter me.* S’il en est ainsi, quelle joie n’est pas capable de produire cette présence amoureuse, ce don du souverain Bien ? — Mais de plus, la communion nous présente Dieu sous le jour le plus favorable dans lequel nous puissions voir ses perfections, contempler ses amabilités, non seulement avec le regard de la foi, mais avec le regard le plus puissant de l’amour. Dieu est là dans l’effusion de son amour de père, d’ami, d’époux, dans le don qui couronne tous ses dons. Il y est dans sa sainteté qui se répand en l’âme et y perfectionne nos vertus, dans sa justice qui l’épure et se satisfait, dans sa miséricorde qui a tout oublié, dans ses richesses qu’il prodigue, dans sa gloire qu’il sème et prépare dans sa bonté sans bornes, dans son ineffable condescendance. Comment alors sous l’influence de l’amour que la force du divin Sacrement allume en l’âme, sous les excitations actuelles de la ferveur renouvelée, comment l’âme ne tressaillirait-elle pas d’allégresse à voir de si près son Dieu si bon et à faire l’enivrante expérience que ce Dieu l’aime et trouve ses délices en elle ?

Il y a plus. Pour que cette joie divine s’épanouisse dans toute sa puissance, il est nécessaire que l’âme y coopère par ses efforts personnels. Mais pour cela même, des secours spéciaux et des grâces actuelles de foi et d’amour lui sont conférés en vertu du sacrement qu’elle a reçu ; secours qui susciteront en elle la délectation, le plaisir, la joie dont Dieu veut la faire jouir dans sa visite d’amour.

A cette pensée, comment ne pas s’écrier : *O quam suavis es, Domine, spiritus tuus qui, ut dulcedinem tuam in*